

FAIT DIVERS



Curien-Sipa Press

MURIEL

LES POSSÉDÉS DE LA VOLOGNE

*En exécutant le petit
Grégory, le corbeau a-t-il voulu tuer l'enfant
qui était en lui ?*

Le petit Grégory Villemain n'avait que quatre ans et demi lorsqu'il a été noyé comme un chaton dans la Vologne, un torrent des basses Vosges aux eaux glaciales et noires, mais il avait déjà eu le temps de grandir dans la peur. Son père, Jean-Marie, et sa mère, Christine, qui avaient été harcelés pendant des années par le corbeau de la Vologne, le savaient menacé. Grégory a dû l'entendre prononcer très souvent, ce mot de corbeau. Il ne pensait sûrement pas à un homme, il devait imaginer un oiseau très méchant.

Ses parents lui avaient bien recommandé de ne jamais suivre personne. Ils ne lui avaient pas dit ce qu'on dit souvent aux enfants : « Ne suis jamais un inconnu. » Ils savaient que le danger venait de la famille. Qu'est-ce que c'est que la peur quand on a quatre ans et demi ? Grégory était un enfant rieur et vif ; il apprenait à nager. « Il organisait des jeux avec mon fils, dit la patronne du Café de l'Est, à Lépanges. C'était lui qui commandait. Il était très bagarreur. »

Dans cette campagne dénaturée en paysage industriel, Grégory était un petit paysan qui vivait comme un enfant des villes. Il avait pour jouer un grand jardin avec un tas de sable et, tout autour, des vaches dans des prés et des montagnes pleines de framboises et de démons, mais il avait des parents qui travaillaient en usine et parlaient comme des citadins de fraîche date, encore obsédés par le bas de laine. Il était né à la frontière de deux mentalités et de deux mondes.

Avec la sagesse de l'enfance faite de logique et de magie, il s'était construit un système de défense personnel. « On ne pouvait jamais l'attraper, dit un voisin. Il se sauvait tout le temps. » C'était devenu chez lui un réflexe. « Il se méfiait

de tout le monde, disent ses grands-parents, sauf des gens accompagnés par un enfant ou un animal. » A quatre ans et demi, il savait déjà que les adultes sont possédés par le mal. Lorsqu'il a disparu, le 16 octobre dernier à 17 h 5, il a peut-être suivi un adulte en qui il a reconnu un enfant, sans savoir qu'un adulte qui est resté un enfant ne peut être qu'un monstre.

Grégory était d'autant plus menacé qu'il vivait dans un clan de quatre-vingts personnes aux rameaux enchevêtrés, les Villemain, les Jacob, les Hollard, les Laroche, les Bolle, une nébuleuse familiale composée d'adultes infantiles. Des paysans pervers, passés trop vite de la forêt au quart monde industriel. Murés dans leur silence, durs à la tâche, violents et imprévisibles. Employés pour la plupart dans les usines de textile déclinantes installées le long de la Vologne, ils sont restés des bûcherons pour qui le bois est le seul travail noble. L'argent est pour eux quelque chose de vivant, comme un arbre. De la forêt ils ont gardé l'habitude de se réunir dans des veillées, qu'on appelle ici des « fiauves ». C'est pendant ces longues soirées de l'hiver vosgien qui dure huit mois et qui endurent les corps et les âmes qu'ils se sont transmis de génération en génération de lourds secrets enfouis dans la mémoire de la tribu, le souvenir de péchés originels effrayants qui ont un goût d'inceste et de mort.

Ces vieilles histoires les tourmentent encore parce qu'elles séparent ceux qui sont marqués par la malédiction ancestrale et ceux qui en sont exemptés, elles permettent de distinguer les bâtards et les légitimes. La question de la légitimité est angoissante dans ce clan archaïque qui remonte au temps du servage, dans cette famille nombreuse où il n'y a finalement que des orphelins à la sensibilité écorchée.



BERNARD LAROCHE

« Je n'ai quand même pas une double personnalité ? »